the importance of that faculty in human existence; and the vice of 'pride' which they so delighted to castigate was exemplified for them in any high estimate of the capacity of the human species for intellectual achievement, or in any of the more ambitious enterprises of science and philosophy, or in any moral ideal which would make pure 'reason' (as distinguished from natural 'passions') the supreme power in human life. 'Pride' was, indeed, exemplified, for some such writers, in everything 'artificial'; and in the homilies against it the whole gospel of the Return to Nature was often implicit.[11]

Arthur O. Lovejoy.

Johns Hopkins University.

REVIEWS

Etude sur Pathelin, par Richard T. Holbrook. [Elliott Monographs] Baltimore, The Johns Hopkins Press, et Paris, E. Champion, 1917. 123 pp. et 23 illustrations.

Emile Picot exprimait en 1904 le vœu qu'une édition critique de la *Farce de Pathelin* fût enfin donnée aux amateurs de l'ancienne littérature française. Or dès 1905 un Américain répondait à cet appel en publiant les premiers travaux d'approche vers une édition définitive. J'ai nommé Richard Thayer Holbrook.

I. L'*Etude sur Pathelin* qu'il vient de nous donner est faite suivant la méthode qui marquait d'une empreinte personnelle ses articles de *Modern Philology* de 1905 et des *Modern Language*

[11] I have not attempted in this brief note to touch upon another movement of ideas in the eighteenth century concerning 'pride'—the doctrine that pride, in the sense of the craving for that which will feed the individual's feeling of distinction and superiority, is, on the whole, though an irrational, a socially beneficent, passion of the human animal. This appears in its most extreme form in Mandeville, who makes 'pride' the basis of all social order; but Hume goes farther towards this conclusion than Mr. Elder quite indicates, and a kindred conception plays a large part in Adam Smith's profound and subtle analysis of the 'moral sentiments.' Mandeville was one of those who helped to give currency to the premise accepted by the primitivists: science, industry, the arts, luxury and trade are all born of pride. But from this premise he drew the opposite inference; since civilization, if not a good, is at least a necessary evil, 'pride,' which is its moving force, is a kind of useful folly.

Notes de 1906. Dans la première partie, intitulée *Bibliographie raisonnée,* il prend comme idée directrice la question suivante: "Quelle forme de Pathelin doit primer toutes les autres et par conséquent servir de base à une édition critique?" Son enquête porte sur 16 imprimés et 4 manuscrits couvrant la période de 1486 à 1550 environ. Parmi ces textes, les seuls qui appartiennent franchement au XVe Siècle sont: 1. *Maistre Pierre Pathelin,* sans lieu ni date, mais identifié comme imprimé à Lyon en 1485 ou 1486 par Guillaume Le Roy.—2. *Maistre Pierre Pathelin* imprimé par Pierre Levet, non daté mais que H. par comparaison entre les différents états des marques d'impression de Levet est parvenu à situer entre Novembre 1489 et Décembre 1490.—3. *Pathelin le Grant et le Petit,* imprimé par Guillaume Beneaut, à Paris, en 1490.

Ainsi l'antériorité du Pathelin de Le Roy étant hors de doute, il reste la question des rapports de Levet avec Beneaut. Holbrook, grâce à une démonstration d'une sûreté et d'une élégance rationnelle extrême, nous avait déjà préparés à situer la date du Pathelin de Levet avant celle du Pathelin de Beneaut. Il achève par l'expertise analytique du texte de renverser décisivement les conclusions de Picot et de Claudin, et de prouver que Levet a été non seulement le prédécesseur mais le guide de Beneaut. (Cf. son examen des vers 273, 323, 1031, 1425).[1]

Beneaut s'étant inspiré de Levet, de qui Levet s'inspire-t-il? "De Le Roy," répond H. Nous voici ramenés à ce texte capital du vieil imprimeur lyonnais, texte dont il ne subsiste plus qu'un seul exemplaire mutilé. . . . Le plus ancien qui nous soit parvenu, cet imprimé est-il l'original? H. semble incliner à le croire, mais est trop prudent pour se prononcer. Il prouve en tout cas que Le Roy a été sous les yeux de Levet comme son guide. La façon dont il établit ce point n'est pas l'application la moins remarquable de sa méthode ingénieuse et robuste: Je renvoie entre autres le lecteur aux pages 3 à 6 de son Etude, où, s'appuyant sur deux coquilles de Levet, il montre qu'elles sont dues à une confusion de pages et que cette confusion portait nécessairement sur un modèle paginé comme le texte de Le Roy. D'autre part il établit que les diver-

[1] Je signalerai que les conclusions de H. ont été reprises dans les *Studien zur Farce Pathelin* de J. Schumacher, Berlin, 1911, qui ajoute un certain nombre d'arguments à ceux de son devancier américain.

gences du texte de Levet par rapport à Le Roy sont rares et insignifiantes et que c'est toujours chez Le Roy que l'on trouve la "*lectio difficilior.*" La démonstration est décisive pour tous ceux "qui savent distinguer une impression d'avec une preuve."

Quant aux autres éditions on peut schématiser ainsi les conclusions de H.: Levet (nous venons de voir qu'il suit Le Roy) a été suivi par presque tous les imprimeurs subséquents jusqu'à Galiot du Pré en 1532. Ce dernier, imprimeur d'esprit critique et cultivé, très estimé de Marot, continue la tradition Levet mais en éditeur intelligent. Galiot du Pré est lui-même le guide de tous les imprimeurs ultérieurs.[2] Il reste donc acquis en dernière analyse que Le Roy est, du moins relativement aux textes qui ont survécu, l'Archétype. Mais, comme H. le fait valoir avec raison, il y a d'intéressantes variantes à prendre dans les autres éditions mêmes les plus éloignées du point de départ.

Les quatre manuscrits vus par H. remontent tous à des imprimés. (Le ms. de Harvard a sa source dans une des éditions qui remontent à celle de Galiot du Pré.)

II. *Commentaire sur quelques passages du texte de Pathelin.* La Farce de Pathelin soulève des problèmes qui touchent à l'histoire de la langue, de la littérature et des mœurs du XVe siècle. Mais, parmi tous ces points d'interrogation, il en est qui me semblent spécifiques à Pathelin: la richesse de la rime et la science de la versification qui distinguent cette farce de *toutes* les autres, et qui marquent l'auteur comme ayant dû être un des premiers techniciens du vers de son temps. (C'est là un élément dont j'espère démontrer l'incommensurable valeur pour la solution du problème de la paternité du Pathelin.) Il y aurait encore à étudier les rapports du thème avec les "*Repues franches*" post-villonesques et les *jeux de bergers*, ce dernier motif comique si étroitement lié avec la littérature dramatique religieuse et spécialement les "Nativités"; enfin il faudrait regarder de près l'actualité satirique et historique de ce chef-d'œuvre qui, après tout, est une exquise pochade comique en marge du règne de Louis XI.[3]

[2] C'est Galiot du Pré qui commence à imprimer ensemble *la Farce de Pathelin* et le *Blason de faulces amours* de Guillaume Alécis—ce en quoi tous les imprimeurs du XVIe s., à partir de 1532, l'ont suivi. J'espère pouvoir prochainement démontrer que Galiot du Pré avait eu pour faire ainsi une bonne et valable raison.

[3] Cf. le travail de S. B. Hemmingway "*English Nativity Plays.*" (Yale

De tous ces problèmes celui de la langue est le seul que H. ait voulu aborder dans le présent travail, mais il est le prolégomène essentiel de tous les autres. Dès les premiers vers que prononce Pathelin nous sommes arrêtés par le mot *cabasser.*

Pour quelque paine que je mette
A *cabasser* na ramasser
Nous ne pouons rien amasser (2-4).

H. dégage, à l'aide d'autres exemples, que la signification de *cabasser* est un adoucissement argotique de voler ou gaspiller et c'est bien là en effet ce qui semble ressortir d'un autre passage curieusement anlogue de Guillaume Alécis dans le *Débat de l'Omme et de la Femme.*

L'une *cabasse,* l'autre amasse,
L'autre quelque trahison brasse (73-74).

Le mot se retrouve également dans le vers 1140 de la Farce,

L'aignelet maint aigneau de let
luy as *cabasse* a ton maistre,

et dans ces vers de Guillaume Alécis (encore!),

Tel se confie en son berger
Qui lui *cabasse* ses moutons
(*Faintes du Monde,* 317-318)?

Je crois que dans les deux premiers exemples la signification de *cabasser* est un peu plus euphémique que ne le dit H. et qu'il faut comprendre "se creuser ou se casser la tête," "tirer des plans sur la comète," comme dit si joliment le populaire de chez nous. J'ai entendu *cabasser* pour la première et seule fois de ma vie, dans la bouche d'un poilu, ex-ouvrier ambulant qui l'avait ramassé Dieu sait où! C'était pendant une partie de cartes où il avait dans son jeu un as rebelle à toutes les combinaisons. "J'ai beau cabasser, s'écria-t-il, il n'y a rien à faire." Ici le sens était probablement "se creuser" ou "se casser la tête." Mais il serait hasardé d'attacher aucune importance à un rapprochement de ce genre.

Le terme *advocat dessoubz l'orme* que Guillemette applique quelques vers plus bas à son mari fait chez H. l'objet d'un commentaire

Studies, 1909) où l'on verra l'extraordinaire développement dans le sens réaliste et comique des "jeux des bergers" au XVe siècle. Je me propose de revenir sur ce point en temps et lieu.

historique très précis. Il y montre une allusion à un usage médiéval qui a survécu jusqu'au XVIIIe siècle et suivant lequel les habitants d'un village ou les vassaux d'un même seigneur se donnaient rendez-vous sous l'orme pour régler leurs différends. Quant au sens spécifique dans la Farce, H. le considère comme répondant à la traduction de Cotgrave, "An obscure lawyer, a pratling or pidling Pettifogger," sans que cela veuille dire que Pathelin soit un avocat de village.

Une autre expression obscure est celle de *chaudes testes* dans le passage suivant:

vous estes
tenu lune des *chaudes testes*
qui soit en toute la parroisse (51-53).

C'est bien là la "lectio difficilior." Elle ne semble pas avoir été comprise de Levet lui-même, qui a *saiges testes.* H. établit clairement que *chaudes testes* est selon toute probabilitié la leçon authentique. Mais que signifie-t-elle? Il me semble qu'on peut penser à l'image "cuit," "rôti" au feu de l'expérience, comme dans ces vers des *Faintes du Monde:*

Tel a rosti dix ans entiers
Qui n'est pas encore assez fin.

Peut-être est-ce encore l'idée d'*échaudé?* Cela serait une allusion aux mésaventures de Pathelin, auquel, plus loin, sa femme rappelle qu'il a eu maille à partir avec la justice et a fait connaissance avec le pilori?

Un peu plus loin nous rencontrons une expression également difficile, au vers 216:

Encore ay ie denier et maille
quoncques ne virent pere ne mere,

H. dit avec raison qu'il faut comprendre "qui oncques" . . . . Mais il suggère, d'ailleurs sous réserve, une explication un peu trop subtile par analogie avec un vieux dicton, "oncques loup ne vit son père." Pathelin ne se paierait-il pas plutôt le plaisir de mystifier le drapier en employant une expression volontairement équivoque et obscurément prometteuse? Pour Pathelin (et pour les spectateurs!) cela veut dire tout simplement "des écus qui n'ont pas encore été frappés!" Mais l'esprit du drapier n'était pas assez alerte pour saisir l'aveu ironique contenu dans cette espèce d'aparté.

Nul doute aussi que cette phrase ne fût soulignée à la scène d'un sourire et d'un clignement d'yeux tout particuliers! De même, lorsque le drapier dit en parlant de l'argent que Pathelin lui a promis:

Ilz ne verront soleil ne lune
les escus qui me baillera,

il entend évidemment qu'il les mettra en lieu sûr mais en même temps il exprime sans s'en douter et de très amusante façon l'inanité de ses propres espoirs.

L'allusion du drapier à la *grant froidure,* au vers 245,

trestout le bestail est peri
cest yver par la *grant froidure,*

fournit à H. un précieux commentaire. Il établit que cette allusion doit se rapporter à l'hiver exceptionnellement rigoureux de 1464 signalé par la Chronique du Mont Saint-Michel. 1464 serait ainsi la date à laquelle la Farce de Pathelin est apparue. L'allusion si curieuse contenue dans les *Faintes du Monde* de Guillaume Alecis, auteur du *Blason de Faulses Amours,*

tels a largent par beau *blason*
qui nentend pas son *pathelin* (859-860).

ne s'oppose pas à cette hypothèse, car rien ne nous défend de reculer jusqu'à 1465 la date des *Faintes du Monde,* que les éditeurs de Guillaume Alécis, MM. Piaget et Picot, placent vers 1460.

Je devrais tout citer, tant est grande la richesse et la plénitude de ce commentaire de H. Son travail est écrit avec un rare et intime sentiment du français ancien et moderne et il répand sur beaucoup de points une clarté décisive. Autant que d'avoir su expliquer, il faut lui être reconnaissant d'avoir su douter méthodiquement et d'avoir préféré de fécondes "positions de questions" à des solutions hasardées. Le vieux chef-d'œuvre contient encore maints problèmes, mais des contributions comme cette *Etude* de Holbrook dessinent la voie vers plus de lumière.

LOUIS CONS.

Princeton University.
